

bénéficiaire de l'assistance sociale ne comporte guère d'espoirs d'avancement. C'est à ce moment-là que le problème de la pauvreté cesse d'être un problème économique et commence à devenir psychologique. Dans le régime du bien-être, la règle d'or du capitalisme, c'est-à-dire, la concurrence, est souvent rejetée. Bien qu'ils veuillent être productifs et gagner honnêtement un standard de vie raisonnable, leur environnement retarde leurs chances d'y arriver. Les gens deviennent frustrés à force d'essayer de trouver une place utile et digne dans la société. Les familles qui sont élevées aux crochets d'un régime de bien-être dans leur société fermée ressentent que leur situation n'est pas temporaire mais permanente et chronique.

Leur environnement où se trouvent de mauvais logements, le manque de soins médicaux et une mauvaise alimentation, le manque de loisirs et d'éducation enlèvent toute illusion à un enfant élevé dans de telles conditions. Ils en arrivent à s'attendre aux abus. Cela conduit à un certain nombre de problèmes coûteux. C'est dans cette catégorie que l'on relève de loin la plus haute incidence de vandalisme et de crimes. Les soins médicaux sont très demandés et très coûteux pour la société. On a estimé aux États-Unis, qu'un pauvre peut coûter jusqu'à \$140,000 à l'État entre 17 et 57 ans. Le coût est encore plus élevé dans d'autres aspects.

La séparation des conjoints est fréquente et les familles se désolidarisent. Les parents placent parfois volontairement leurs enfants dans des foyers adoptifs afin de se donner une meilleure chance dans la vie, à eux et à leurs enfants. Comme nous le savons, ces problèmes menacent notre société. Comment résoudre ce problème ?

Essayer d'éliminer la pauvreté est un idéal irréal. C'est comme si l'on visait à n'avoir pas un seul chômeur. Ce problème est trop compliqué pour qu'on puisse atteindre même un tel objectif. Par contre, il faudrait donner toutes les occasions possibles aux assistés sociaux de sortir de leur état et de s'élever à une place plus acceptable dans la société. Nous devons viser l'élimination de l'environnement qui cause la plus grande partie du problème.

Les deux voies par lesquelles passent la majeure partie de l'aide aux catégories de petits salariés sont l'éducation et les loisirs. Nous ne réussons jamais à résoudre le problème de la pauvreté si nous ne nous appuyons pas fortement sur des programmes dans ces deux domaines. Le problème de la pauvreté devient de plus en plus un phénomène urbain. Le fait de loger et de s'occuper d'un grand nombre de gens sur une petite superficie donne naissance à de grands problèmes. Le manque de loisirs devient un problème majeur conduisant au vandalisme et à d'autres formes de

crimes. Parallèlement, l'éducation devient un facteur de réussite individuelle de plus en plus fondamental dans les sociétés urbaines. On a trouvé que des élèves appartenant à des familles de petits salariés accusent un taux élevé d'échecs et quittent l'école, comme l'explique l'extrait suivant d'un texte de sociologie :

Les foyers à faibles revenus ont relativement peu de ressources pour discipliner et stimuler l'enfant de telle manière que cela puisse l'aider dans ses études. Il lit moins, n'utilise pas autant un langage plus soigné; il développe moins bien le contrôle de sa propre personnalité, et les adultes font moins d'efforts pour encourager et satisfaire sa curiosité. Ces insuffisances, jointes à une vie familiale souvent turbulente et incertaine, contribuent aux échecs scolaires. D'autre part, la plupart des écoles ne peuvent pas s'occuper de façon appropriée des problèmes d'un enfant appartenant à une classe défavorisée¹.

Voilà ce dont je parlerai, du problème de la pauvreté urbaine, de diverses préoccupations spécifiques et d'idées de programmes pour les résoudre.

Quels sont les problèmes auxquels doivent faire face les citadins pauvres au Canada ? J'en ai déjà mentionné quelques-uns—mauvais logement, manque de loisirs, mauvaise alimentation et manque de soins médicaux, éducation inappropriée, tout cela contribue à développer un milieu de pauvreté inhérent à un sentiment de pessimisme. Un programme tel que le revenu annuel garanti n'est pas une réponse en lui-même, car même s'il donnait à des gens un revenu assez élevé pour maintenir un standard de vie raisonnable, la catégorie des bénéficiaires de l'assistance sociale connaîtra toujours bon nombre des mêmes problèmes déjà mentionnés. Il faut aborder le problème d'une façon plus directe. On ne peut et on ne doit pas s'attendre qu'une personne qui n'a jamais eu plus d'argent qu'il n'en fallait pour subvenir aux besoins fondamentaux de subsistance de sa famille soit ou puisse être prévoyante. Elle a l'habitude de vivre au jour le jour et se heurte souvent à de graves problèmes domestiques, quand la plus petite urgence survient. La réponse, c'est l'éducation—l'éducation dans le domaine de la vie sous un régime de bien-être et avec un faible revenu.

Il y a beaucoup d'organismes qui éduquent les pauvres au moyen de programmes qui pourraient être beaucoup plus efficaces s'ils bénéficiaient d'une aide plus considérable de la part du gouvernement. Bon nombre d'entre eux pourraient être des agences du type « aide-toi toi-même » qui, une fois établis, ne coûteraient qu'une somme minime au gouvernement. A Saint-Jean, les pauvres ont été

1 Leonard Bloom & Philip Selznick, *Sociology* (New York, 1968), p. 353.